



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

14 | 2011

Carl Einstein et les primitivismes

L'art des nomades d'Asie centrale, 1931

Sur l'exposition de la galerie de La Nouvelle Revue française

Carl Einstein

Traducteur : Isabelle Kalinowski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2207>

DOI : 10.4000/gradhiva.2207

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2011

Pagination : 230-233

ISBN : 978-2-35744-046-3

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Carl Einstein, « L'art des nomades d'Asie centrale, 1931 », *Gradhiva* [En ligne], 14 | 2011, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2207> ; DOI : 10.4000/gradhiva.2207



1931 L'art des nomades d'Asie centrale Sur l'exposition de la galerie de *La Nouvelle Revue française*

Le texte qui suit parut initialement en allemand dans Die Weltkunst IV, 11, 15 mars 1931, p. 2 sq. Une version française fut ensuite publiée en guise d'introduction au catalogue édité par la galerie de La Nouvelle Revue française pour une exposition organisée du 16 mars au 10 avril 1931. Des variations significatives peuvent être observées entre ces deux versions : c'est la raison pour laquelle la version française a été traduite en allemand dans le tome III des œuvres complètes de Carl Einstein (édité par Marion Schmid et Liliane Meffre, Berlin, Medusa, 1985, p. 559-561). Nous donnons ici une traduction française établie à partir du texte allemand original : elle reprend certaines formules de la version française lorsque le texte premier l'autorise.

L'art des nomades, un style vécu en transit. Ici et là, on fait halte et on s'étonne, on voit chez des peuples étrangers des signes nouveaux dont les forces sont magiques : on est éclectique, on choisit dans bien des lieux les symboles de maintes croyances et on se fie à des démons étrangers quand ses propres démons anciens ne veulent pas apporter leur secours. Un art ornemental de voyageurs ; les formes s'attirent et circulent comme les caravanes ou les troupeaux.

On vit avec les bêtes, ce sont donc elles que l'on représente en premier lieu. On conserve une étroite parenté avec elles, on connaît bien leurs mouvements. Les bêtes sont la première condition de l'existence nomade. Donc presque une famille, protectrice ou menaçante.

L'orage parcourt la nappe du ciel, dragon furieux qui se débat. Une tribu aux mille pattes se hisse sur la joue de falaises escarpées.

Un art populaire, trop peu pris en compte par les savants, traité avec un certain mépris parce qu'il se trouve hors de la zone cultivée, classique. Difficile à interpréter car les œuvres les plus récentes conservent encore un fonds ancien ; les temps s'entrecroisent en elles presque au hasard ; un art curieusement conservateur, qui ne reprend souvent les motifs importants que lorsqu'ils ont perdu leur force.

Cet art populaire est plein de symboles oubliés, les signes et coutumes de vainqueurs dispersés par le vent sont souvent conservés par lui sans qu'il les comprenne, ou bien le souvenir de vaincus de longue date a laissé en lui une trace fragile. Des formes anciennes, mortes, sont conservées, des croyances oubliées ou enfouies reprennent voix. Ces pièces témoignent encore de la vieille croyance aux démons, le Bon-Po, qui a ensuite été recouverte par le bouddhisme ; mais les emblèmes de la vision bouddhique reculent jusqu'aux couches plus anciennes de la croyance aux démons.

Un chef est malade. On va voir le sorcier ; un homme qui connaît les secrets des métaux et qui maîtrise leurs forces. Chez lui, on commande une tête, une âme de bois grossièrement sculptée, couverte de signes. Pour protéger la tête, peut-être la recouvre-t-on d'un casque sassanide, afin d'éviter que l'âme ne s'échappe par la fissure d'un cheveu arraché. Une couronne de masques d'épouvante, presque scythes ou tibétains, ceint la tête afin d'éloigner les mauvais esprits. Des yeux, turquoises incrustées dans des couronnes de feuilles, nous fixent ; la langue de métal franchit la barrière des dents, vieux motif d'épouvante depuis Méduse. Peut-être prononce-t-on des incantations magiques. Des oreilles en ailettes surplombent les sourcils et sourent le mille-pattes arpenté la joue étroite. On ne peut



Fig. 2 Tête anthropomorphe, Turkestan © musée du quai Branly.

PAGE 230

Fig. 1 Dragon en bois et laiton, Turkestan © musée du quai Branly.

s'empêcher de penser aux oreilles à ailettes des morts et aux vers-âmes qui sont des signes d'immortalité sur les masques de Nouvelle-Guinée. Que le chef guérisse ou qu'il meure, la tête est brûlée. Peut-être sa médecine est-elle passée en lui pour le guérir, ou bien la tête magique était sans pouvoir, ou bien, peut-être, le démon de la maladie est sorti du malade et entré dans la tête. Dans tous les cas, étant donné que les têtes de ce genre ne sont pas considérées comme des œuvres d'art mais comme des instruments magiques, elles sont détruites après usage. Soit parce que leurs forces sont épuisées ou pour éviter que quelqu'un d'autre n'utilise la force du fétiche dans un but maléfique.

Quoi qu'il en soit, on craint les sorciers qui ont la connaissance des métaux et on se méfie d'eux, surtout

parce que ces forgerons savent aussi fabriquer les armes de mort. Les sorciers ou les forgerons sont souvent le croisement d'un saint et d'un hors-caste. Celui qui apporte la bénédiction est aussi celui qui est redouté, évité et regardé avec suspicion.

En voyant ces têtes, on pense à un culte ancien des crânes ; peut-être peut-on faire le rapprochement avec les gobelets-crânes des Tibétains. La présence d'un crâne de jeune yack à décor métallique nous confirme peut-être dans cette idée. On emploie souvent des os pour préparer des remèdes magiques et ils sont considérés comme la partie durable du corps humain.

Ces têtes sont saturées d'images qui suggèrent des voyages sans fin. Les joues noircies sont comme parcourues de chemins. Sur le front, on imprime une sorte de svastika ou un emblème chinois. Des méandres d'inspiration occidentale sont arrivés jusque-là et dessinent la base du crâne. Le dragon chinois plante ses griffes dans les têtes, des poissons porte-bonheur sont représentés, l'univers animal des Scythes est ici perpétué, des motifs formels sassanides reviennent sans cesse.

Les caravanes circulent et le nomade fait un usage éclectique des formes et des symboles étrangers, tout en les soumettant aux croyances magiques anciennes.

Ces têtes fleurissent comme des microcosmes. Elles donnent naissance à des démons, des fleurs et des animaux, épousant le cours des méandres que les caravanes parcourent sans fin. Les années tournent et elles tournent elles aussi de Leh à Lhassa et Kashgar, aller et retour, comme des mille-pattes. Les voyageurs circulent d'achats en ventes et ils échangent des marchandises et des formes. Ils apportent des turquoises, ils achètent de la laine et ils empruntent des motifs qui leur paraissent posséder une force magique et qu'ils martèlent sur les têtes cylindriques colorées de noir¹.

Les têtes métalliques les plus simples, sphériques, aux dents qui dépassent et aux canines pointues, nous semblent être le thème le plus ancien. Ces crânes s'épanouissent parfois en une ornementation ajourée, en masques en forme de disque. L'influence de la technique métallurgique tibétaine est manifeste. Des motifs sassanides, mais aussi plus récents, sont visibles sur les théières, des démons animaux protègent du mauvais sort la boisson qui réchauffe et préserve la vie.

Dans cet art, l'écart entre l'homme et l'animal est encore mince. De l'homme peuvent fleurir des animaux, des poissons, des dragons, des mille-pattes, etc., l'homme et les autres créatures sont apparentés par la métémpycose.

Jamais il ne nous faut supposer un simple puzzle d'ornements ; plutôt le langage, plein de foi, des mythes ; car ces têtes ne sont pas une parure esthétique, elles sont destinées à conserver la force magique. Si elles sont vidées de leur pouvoir bénéfique ou menaçant, on les brûle. Les nomades ne sont pas des collectionneurs.

De vieilles croyances sont ici à l'œuvre et ces têtes portent la marque de migrations anciennes des hommes et des formes, tout comme l'art scythe est avant tout une épopée de voyages, de guerres et de chasses.

D'un point de vue artistique, donc, il faudrait parler d'un éclectisme des nomades. Un style animalier car on vit avec des animaux. Des ornements parce qu'on

arpente sans fin les routes en caravane. Les chemins se croisent et les bêtes aussi. Le vent dans le ciel forme des nuages animaux et du désert s'élèvent des ornements, fantômes pleins de menaces.



1. La version française du texte comportait un passage supplémentaire par rapport à l'original allemand : « Ces objets sont parsemés de signes. On pourrait presque parler d'un tatouage symbolique. Les hommes du désert veulent peupler le vide angoissant... la terreur de la vaste étendue vide qui les entoure les contraint à recouvrir têtes et bêtes de signes bavards... on tue le désert. » (Carl Einstein, *Werke*, t. III, p. 558)



ART DES NOMADES DE L'ASIE CENTRALE

Art des nomades : style saisi dans sa migration même. On s'arrête de ci de là, étonné ; on découvre chez des peuples étrangers des signes nouveaux dont les forces enchantent, on est éclectique, on s'empare de symboles choisis dans des fois différentes, on se confie à des démons exotiques lorsque les vieux, ceux qui nous furent propres, ne veulent plus être efficaces. Un art ornemental d'errants ; les formes s'étirent et tournent comme des caravanes ou des troupeaux.

On vit avec les bêtes ; c'est donc elles qu'on reproduit tout d'abord. On vit dans une étroite parenté avec

Fig. 3 Catalogue « L'art des nomades d'Asie centrale », galerie de *La Nouvelle Revue française*, 1931. Photo Alberto Ricci.